

A. ROBIDA

RÉDACTEUR EN CHEF

# La Caricature

PUBLICATION

DE LA

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an, Paris et Départements : 16 francs. — Six mois : 9 francs. — Union postale : 18 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant.

LA GRANDE RENTRÉE, — par A. ROBIDA



C'en est fait, Octobre a sonné la retraite, il faut rentrer ! Voici les bataillons serrés des baigneurs des côtes normandes et bretonnes, puis les voltigeurs des Pyrénées, chargés de souvenirs, mante espagnole sur l'épaule, léret en tête et navaja à la jarrettière, puis les baigneurs de la Grenouillère et autres plages bougivalaises, les touristes retour de Suisse, d'Ecosse et d'Italie....  
Baigneurs, promeneurs, flâneurs, chasseurs, artistes, étudiants, avocats, lycéens, nobles dames et belles petites, tout le monde rentre, tout le monde est rentré !



## RETOUR DES CHAMPS, — par TROCK.



Ils moissonnent, tout bêtement.  
Un sujet qui n'a jamais été neuf... mais qui ne sera jamais vieux.



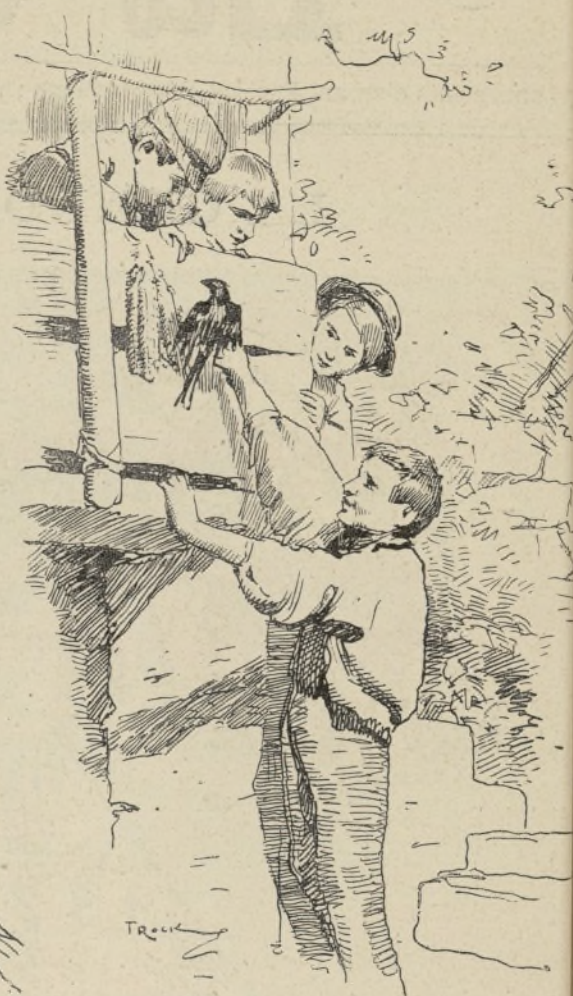
La mère et la fille reviennent de leur petit « bien ». Elles rapportent leur pitance et celle de leurs lapins : quelques pommes de terre et un faix d'herbe.



Et dire que ça s'appelle Rose !



A quoi donc ça servirait-il de s'échiner à couper du regain s'il était défendu de flâner dessus ?



Le grand Pacôme a apprivoisé une pie. Il la montre volontiers aux pètiots du voisinage : c'est si bon de faire des envieux !

## VITRIOL ET VITRIOLEUSES

## UN CABINET DE TRAVAIL

*Farfouillard, vêtu d'une robe de chambre et coiffé d'un grec. Il est assis devant un bureau et écrit. Il a l'air accablé.*

*Entre Potardet.*

FARFOUILLARD. — Le voilà ce cher ami Potardet, c'est le ciel qui t'envoie !... ah ! tu arrives bien à propos !...

POTARDET. — Quelle mine décomposée !... qu'est-ce qui t'arrive ?...

FARFOUILLARD. — Mon ami, je suis un homme perdu, t-u tu... perdu !

POTARDET. — Allons donc ! tu plaisantes.

FARFOUILLARD. — Je ne plaisante pas, Potardet. Figure-toi que ce matin le livre de compte de mon épouse m'est tombé sous la main. Je l'ai ouvert sans penser à mal, pour voir un peu les dépenses du ménage, et faire des reproches à M<sup>me</sup> Farfouillard dans le cas où j'aurais découvert quelque prodigalité intempestive. Et sais-tu ce que j'ai vu ?...

POTARDET. — Tu m'effrayes.

FARFOUILLARD. — D'abord une énumération fastidieuse des plus innocents légumes de la création, chou : trente centimes, navets : vingt centimes, chicorée : vingt-cinq centimes, et plus loin... plus loin : vitriol : soixante-quinze centimes !... du vitriol !... ma femme achète du vitriol... comprends-tu, Potardet ?

POTARDET. — Non, mon ami, non, je ne comprends pas.

FARFOUILLARD. — Tu vas comprendre... j'ai une passion...

POTARDET. — Pour ta femme où pour la pêche à la ligne ?

FARFOUILLARD. — Non ; pour une jeune personne de mœurs simples qui a bien voulu agréer mon amour.

POTARDET. — Ah ! bigre !...

FARFOUILLARD. — Je me croyais assuré de l'impunité, Potardet, et je ne sais comment il se fait que ma femme...

POTARDET. — Ta femme sait tout !

FARFOUILLARD. — Elle doit tout savoir, puisqu'elle achète du vitriol.

POTARDET. — Ah ! mon pauvre ami !

FARFOUILLARD. — Tu vois d'ici la scène, tu la vois, n'est-ce pas ?... M<sup>me</sup> Farfouillard se poste un soir sur mon passage, tenant à la main ses soixante-quinze centimes de vitriol ; j'arrive sans défiance, léger et triomphant... et puis v'lan !... en pleine figure !... ma femme passe en cour d'assises, on l'acquitte, et me voilà, moi, avec une figure de pomme cuite avariée jusqu'à la fin de mes jours.

POTARDET. — C'est horrible !

FARFOUILLARD. — Aussi, je lâche Aglaé.

POTARDET. — Ta passion ?

FARFOUILLARD. — Ma fatale passion... je la lâche... dans l'espoir d'attendrir mon épouse. Écoute ce que j'étais en train d'écrire lorsque tu es arrivé (*Lisant*) :

« Ma toute belle,

« Une affaire imprévue m'appelle dans l'Asie Mineure ; c'est un peu plus loin que le Vésinet où nous avions l'habitude d'aller dîner ; aussi je ne te propose pas de t'emmener.

« Quand reviendrai-je ?... L'avenir seul pourra le dire.

« Ton amant pour la vie.

« Zéphirin Farfouillard. »

C'est peut-être un peu vif ; mais elle n'en serait bien plus avancée quand elle m'aurait fait flâner pour soixante-quinze centimes de vitriol à la tête !... Et maintenant, pour être sûr qu'elle ne viendra pas me relancer jusqu'ici... (*Il sonne.*)

*Entre Joseph.*

FARFOUILLARD. — Joseph, je n'y suis pour

personne, si l'on vient me demander, tu diras que... que ce n'est pas moi.

JOSEPH (*abrupt*). — Oui, monsieur.

FARFOUILLARD. — Non, tu diras que je suis parti en Asie Mineure.

JOSEPH. — Oui, monsieur, la nouvelle campagne de monsieur.

FARFOUILLARD. — Mais non, imbécile... Tiens, si on te demande M. Farfouillard, tu répondras plutôt : « Ce n'est pas celui-là que vous connaissez, vous faites erreur ; vous vous trompez de Farfouillard. »

JOSEPH (*de plus en plus abrupt*). — Oui, monsieur. (*A part.*) Y devient fou el'patron.

*Il sort.*

FARFOUILLARD. — Ah ! mon ami, je crois que j'en perdrai la tête. Qui aurait jamais cru que M<sup>me</sup> Farfouillard en arriverait à de pareilles extrémités !... méfiez-vous de l'eau qui dort... Mon épouse, ça a l'air d'une bonne ménagère, n'est-ce pas ? bien douce, sans cesse occupée à faire récurer ses pots et fourbir sa batterie de cuisine... Eh bien, ça machine des horreurs dans les ténèbres !... ça achète du vitriol !... Ah ! sapristi, j'entends sa voix... la voilà qui arrive ici... ne m'abandonne pas, Potardet... mets-toi devant moi.

POTARDET. — Merci bien, pour que ce soit moi qui attrape...

FARFOUILLARD. — Tu me sauveras la vie, Potardet... oh ! quelle aventure, mon Dieu ! quelle aventure !... Tiens, vois-tu, décidément, mon ami, il n'y a rien de tel que la vertu... ah ! qu'une conscience tranquille est une belle chose... Oui, j'en fais le serment, si j'échappe à la colère de ma farouche épouse... plus d'Aglaé... rien, c'est fini... n'en faut plus.

*Entre M<sup>me</sup> Farfouillard.*

MADAME FARFOUILLARD. — Ah ! bonjour M. Potardet... Eh bien, Zéphirin, où vous cachez-vous donc depuis ce matin, on ne vous voit plus ?

FARFOUILLARD (*tremblant et se pelotonnant dans son fauteuil qu'il roule insensiblement derrière*



## RETOUR DES CHAMPS, — par TROCK.



Ma parole d'honneur, elle cueille la marguerite ! Une goton de village !...  
Eh bien, oui. C'est comme cela. Il y a dans tout cœur de femme — fût-ce un  
cœur de villageoise — un petit coin pour cette éternelle bêtise : la poésie !



Le magister. Un finaud, qui  
lit beaucoup, pense librement et  
ne peut parler de même. Ah !  
s'il n'avait pas à ménager le curé,  
le maire, les inspecteurs, le be-  
deau et le ministre !...



Pêcheur, parle bas !



Le maréchal et son apprenti. Ferre les quadrupèdes, reboute les bras  
cassés, arrache les dents, pose les sonnettes et va-t-en ville... fût-ce au bout  
du village.



Du linge blanc et frais dans un coin de verger... C'est sain à voir, et ça sent  
la violette.

Potardet). — Mais je ne me cache pas, bobonne, je ne me cache jamais... pourquoi donc, me cacherais-je ?... (Bas à Potardet.) Tiens-lui les mains, elle est pleine de vitriol cette femme-là.

MADAME FARFOUILLARD. — Mais approche-toi donc, mon ami ; je voulais te montrer quelque chose... Monsieur Potardet, vous me cachez mon mari.

FARFOUILLARD (vivement). — Potardet est très bien comme ça ! (Bas.) Elle a peur de t'éclabousser ; ne m'abandonne pas, Potardet.

MADAME FARFOUILLARD. — C'est une surprise, allons, viens voir.

FARFOUILLARD (à part). — Elle est jolie la surprise. (Il s'enfonce la tête entre ses deux bras.)

MADAME FARFOUILLARD. — Mais qu'a-t-il donc ?... qu'est-ce que tu fais là ?...

FARFOUILLARD (balbutiant). — C'est à cause du vitriol... je veux dire de l'encre.

MADAME FARFOUILLARD. — De l'encre... sur ton pantalon... je vais aller chercher du sel d'oseille.

FARFOUILLARD (à part désespéré). — Du vitriol, du sel d'oseille... tout un arsenal de poison... c'est une Borgia que cette femme-là !...

MADAME FARFOUILLARD. — Où est la tache ?

FARFOUILLARD (exalté). — N'approche pas !... montre ta main... l'autre. (Il les regarde toutes les deux.) Il n'y a rien, positivement il n'y a rien.

MADAME FARFOUILLARD (riant). — Ah ! tu croyais que j'avais la surprise dans mes mains... mais non, elle est dans la cuisine... ce sont mes cuivres que je voulais te montrer. Si tu voyais comme ils brillent... c'est à s'y mirer dedans.

FARFOUILLARD (se remettant). Ah ! c'était pour tes cuivres...

MADAME FARFOUILLARD. — Jamais tu n'as vu rien d'aussi beau, on dirait de l'or... Je les ai nettoyés par un nouveau procédé que m'a indiqué une voisine : du vitriol étendu d'eau.

FARFOUILLARD. — Du vitriol !...

MADAME FARFOUILLARD. — Je ne me servirai plus que de ça.

FARFOUILLARD (vivement). — Pour tes cuivres ?  
MADAME FARFOUILLARD. — Naturellement... Allons, venez, messieurs, je vous attends. (Elle sort.)

POTARDET (riant). — Eh bien, poltron !  
FARFOUILLARD. — Du moment que c'était pour nettoyer ses cuivres... (Il prend une feuille de papier à lettre et écrit) :

« Ma toute belle,  
« Je t'attendrai demain soir au Vésinet comme d'habitude.

« Ton amant pour la vie.

« Zéphirin Farfouillard. »

JULES DEMOLLIENS.

## Propos du Jour

## LES ODEURS DE PARIS

Antoine Pitonnard est arrivé de sa province pour bien s'amuser à Paris ; et il compte joliment prendre du bon temps.

Il faut vous dire qu'Antoine Pitonnard vit d'ordinaire très retiré, qu'il ne lit jamais, dans son pays, que le journal de « la localité », et que, par conséquent, il n'a jamais entendu parler des odeurs de Paris, de ces fameuses odeurs qui sont en ce moment l'objet de toutes les conversations et le désespoir des Parisiens.

A peine débarqué, Pitonnard s'installe à la porte d'un café et demande un bitter.

Un garçon le sert immédiatement.

Pitonnard se renverse sur le dos de sa chaise et regarde les passants.

Cette occupation l'intéresse énormément, seulement il est devenu inquiet ; ça ne sent pas bon du tout autour de lui.

— Baste, se dit-il, une odeur passagère.

Et il attend avec impatience une bouffée d'air pur.

Mais l'odeur persiste.

Pitonnard regarde avec défiance un monsieur qui prend innocemment son vermouth :

— C'est ce vieux-là qui sent comme ça, se dit Pitonnard.

Il prend son verre, sa carafe, et va s'asseoir à une autre table.

— Cette fois, se dit Pitonnard, je pourrai prendre mon bitter tranquillement.

Vain espoir.

Pitonnard fait une nouvelle grimace, renifle fortement, en regardant avec humeur autour de lui !

— Satanée odeur !... c'est ce gros monsieur à côté de moi qui sent comme ça, murmure l'infortuné.

Il prend de nouveau le verre et la carafe, et va s'installer à une autre table.

Peine inutile, car, à peine est-il assis que que l'affreuse odeur se fait sentir de nouveau.

— Pour le coup, c'est trop fort, se dit Pitonnard, quand je reviendrai dans ce café-là, il fera chaud. Tous les gens qui puent s'y donnent rendez-vous, sans doute pour ne pas incommoder ailleurs — c'est un café qui a une clientèle spéciale. Pour mes débuts je suis bien tombé... Enfin dépêchons-nous de boire et filons.

Pitonnard porte son verre à ses lèvres, et le retire bientôt en faisant une affreuse grimace.

— En voilà une autre histoire, murmure l'infortuné ; ce bitter pue exactement comme tous ces gens-là... c'est intolérable.

Il appelle le garçon qui arrive empressé, la bouche en cœur.

— Qu'est-ce que vous m'avez servi là demande-t-il d'une voix tonnante ?



# TROP BEL HOMME! — par DRANER et LA JODRELLE



1. — Son père était paveur à Longjumeau, sa mère était... demoiselle...



2. — Ses débuts dans la vie firent sensation... Il avait en naissant les proportions d'un veau de trois semaines... 3 nourrices, 2 vaches, 1 chèvre tentèrent de le nourrir. Ces 6 personnes y renoncèrent...



3. — D'ailleurs il se serva lui-même en dévorant un jour, qu'il était seul, la miche paternelle. Une miche de 6 livres. Ce qui lui valut du reste une fessée de paveur...



4. — On l'appela Alcide... A dix ans Alcide Buzanlong promettait beaucoup : il mettait les souliers de son père. Cependant ses succès à l'école décidèrent l'armée de ses jours à lui faire embrasser la carrière de paveur pour laquelle on n'exigeait encore aucun diplôme. Longjumeau.



5. — C'était un colosse à dix-sept ans... Et il pouvait, étranger aux choses de la vie, quand le 17<sup>e</sup> cuirassiers aux manœuvres aux environs envoya chez Buzanlong père, un représentant de ce superbe régiment...



6. — O destinée!!! Tout ronflait. Alcide se leva furtivement et s'étant paré des dépouilles de Mars il courut se mirer dans la mare, les armoires à glace faisant défaut à la maison...



7. — Mais s'étant oublié dans la contemplation de son individu, il éprouva soudain une vive douleur au défaut de la cuirasse.



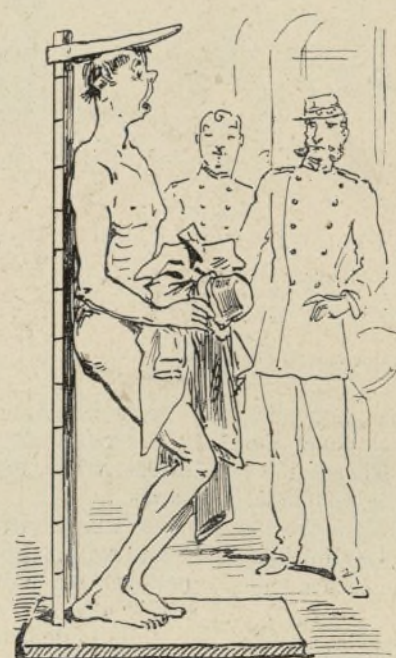
8. — « Ça l'apprendra galopin à ne pas respecter mon fourbi et à venir ternir mon polissage à l'humidité... Si tu veux à avoir de ces affluents-là à astiquer, engage-toi, nigaud. »



9. — Et à partir de ce jour-là Alcide prit le pavage en dégoût... Les râcles paternelles n'empêchaient pas les rêves d'or et d'acier de hanter sa couche...



10. — Les conseils de Buzanlong père ne purent modifier l'idée fixe d'Alcide. « Eh bien, gredin, vas-y, va manger de la roche envragée puisque ça te tient tant que ça!!! »



11. — Et Alcide fit son entrée au 17<sup>e</sup> cuirassiers, où sa taille gigantesque excita la stupeur d'abord, la jalousie ensuite. Avant d'être habillé, Alcide avait déjà des ennemis...



12. — D'abord le médecin-major, qui rendait l'homme entièrement responsable de l'exiguïté de sa taille...



13. — Puis le colonel — le colonel lui-même! — qui voulait être le plus bon cuirassier de son régiment et qui n'admettait pas qu'un simple cavalier de 2<sup>e</sup> classe pût prétendre à une supériorité quelconque sur lui, le colonel!!!



14. — Le capitaine d'Alcide, M. de la Tour-Panasse, un bien brave homme, n'avait qu'une marotte : ne pas enforcer les gabelles de l'escadron pour avoir le plus fort boni de l'ordinaire.



15. — Or, l'appétit d'Alcide ne connaissant pas de boni, il devint une calamité pour l'ordinaire, et le capitaine donna l'ordre au brigadier d'ordinaire d'avoir ce goinfre-là à l'œil.



16. — Pour comble, comme la cantinière de l'escadron, épouse d'un trompette en pied, aimait les bel homme, elle se mit à se compromettre pour Alcide en lui offrant souvent le mélé-cass à l'œil...



17. — Et la malveillance ayant informé le mari, celui-ci mença Alcide de lui couper les oreilles. — « Viens-y donc un peu, vilain trompette », répondit Alcide.



18. — Trompette était raide. — Ce qui fut plus raide, c'est qu'à la suite de la rencontre au sabre jugée nécessaire, ce conscript d'Alcide eut un gnon terrible à son adversaire, un ex-élève-prod.



19. — Bientôt Alcide devint un des piliers — du clou et commença à tremper ses lèvres dans la coupe de la désillusion. — « Ciel! un rat dans la cruche. »



20. — Et pour consommer sa perte Alcide ne s'avisa pas de laisser crever sous lui Ankylose, la pauvre grande rosse du régiment, en pleine inspection générale.



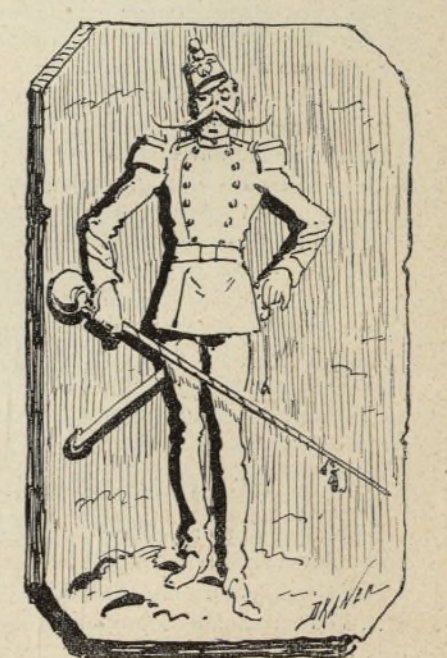
21. — L'inspecteur général ayant fait la remarque que les bons étaient faibles, et les chevaux aussi, le médecin et le capitaine la Tour-Panasse avisèrent à se débarrasser de la personnalité géante d'Alcide.



22. — La fin d'Ankylose — pauvre bête! — servit de prétexte. Alcide fut jugé d'une conformation particulière qui l'empêchait de servir dans la cavalerie et reversé dans les vulgaires fantassins.



23. — Il arriva au 145<sup>e</sup> avec des notes topiques se résumant dans ces deux mots : Grand, mais bête. — Eh! mais, dit le colonel nous en ferons un tambour-major.



24. — Et voilà comment Alcide l'ex-paveur, l'ex-cuirassier, devint cet immortel Buzanlong que vous connaissez tous sous le nom du Dernier tambour-major.



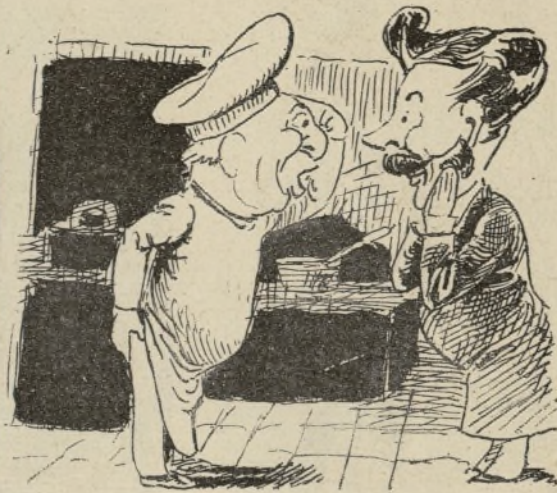
## CROQUIS D'AUTOMNE, — par JEAN QUIDAM.



Jean qui pleure : un propriétaire d'hôtel suisse, Jean qui rit : un directeur de théâtre parisien.

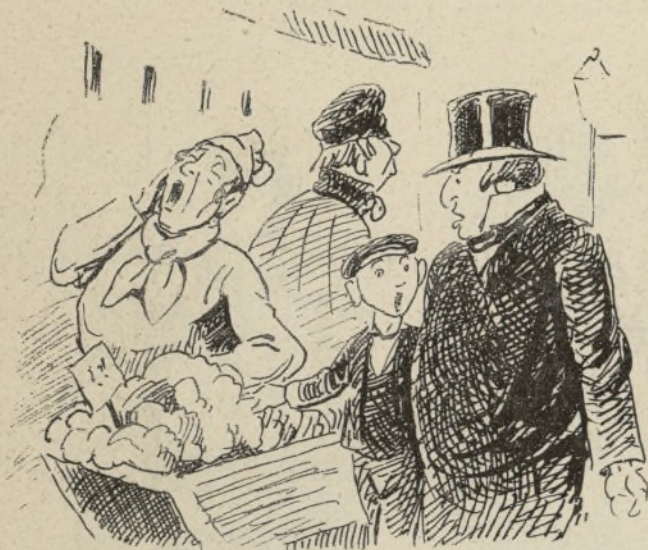


Paris commence à se remplir, mais on sait que sa devise est : *Fluctuat, nec mergitur*.



CHEZ BOISSIER.

— Patron, une idée superbe, pour cet hiver. Nous avons des marrons chauds, des marrons glacés : faisons des marrons tièdes, et appelons-les marrons opportunistes.



— Papa, achète-moi du raisin.  
— Malheureux ! tu veux donc te rendre complice du phylloxéra !



— Garçon, votre vin sent furieusement l'eau.  
— Monsieur, c'est une vigne qu'on aura submergée, pour la préserver du phylloxéra.



Monsieur Paul, poursuivi par le fantôme de la rentrée, rêve qu'il a à conjuguer dix mille fois le verbe : Elle est rudement chouette, la bonne d'en face.

— Du bitter.

— Ça pue ?

Le garçon approche le verre de son nez ; et dit avec conviction :

— Ça sent le bitter, mais ça ne pue pas.

— Moi, je vous dis que si, s'écrie Pitonnard en s'approchant du garçon qu'il se met à flairer du haut en bas... Eh ! parbleu ce n'est pas étonnant que vous ne sentiez rien, vous puez vous aussi, garçon.

Il jette rageusement une pièce de cinquante centimes sur la table et s'enfuit.

Chemin faisant il rencontre une jeune personne aimable qui lui offre sa main gauche, pour le temps qu'il lui plaira.

Pitonnard, très galant de sa nature, présente son bras à la dame et se dispose à débiter ses plus irrésistibles galanteries.

Mais, ô horreur ! — il peut à peine en croire son nez. — Cette personne idéale sent exactement comme les consommateurs, comme le bitter, comme le garçon de café.

Cette fois, Pitonnard devient absolument furieux.

Il prétexte une emplette à faire de l'autre côté du boulevard, disant à la belle :

— Attendez-moi sous ce platane...

... Vous m'attendrez longtemps, ajoute-t-il tout bas, en prenant la fuite.

Pitonnard s'élance dans un fiacre, se fait conduire à la gare et monte dans le premier train pour retourner dans son pays.

Aussitôt installé dans son wagon, l'infortuné prend son calepin et inscrit cette appréciation désobligeante :

« Cette année tous les Parisiens sentent... »

Seulement il n'a pas écrit le mot, car Pitonnard n'est pas naturaliste.

HIGREC

## ÉCHOS DE PARIS

On continue toujours à parler des « odeurs de Paris ».

Lorsqu'on lit les journaux le matin chez soi en fumant un cigare, on se dit :

— Voilà une scie de première grandeur, c'est insupportable.

Il est vrai que lorsqu'on sort dans la rue, on prend des précautions pour respirer, et l'on se bouche le nez en passant devant les égouts.

On n'entend plus à Paris que des gens se disant après les premiers compliments d'usage : « Mon Dieu, que ça pue ! » Comme on dit : « Dieu ! qu'il fait chaud » ou « qu'il fait froid ».

— Enfin, disait un de nos confrères, pour les gens timides qui ne savent par quelle phrase

commencer une conversation, c'est encore une excellente entrée en matière.

..

Les vacances touchent à leur fin.

Bien des pères de famille en sont enchantés, pour des raisons diverses.

Un de nos plus joyeux viveurs a un fils de seize ans, collégien aimable qui marche hardiment sur les traces de monsieur son père.

— Figurez-vous, disait l'autre jour ce dernier, que j'ai rencontré mon garnement de fils au café Anglais.

Et il ajouta, le visage épanoui :

— Et avec une femme charmante, le gredin, tout à fait charmante !

..

Dénouement d'un drame de l'avenir.

Pendant quatre actes, le traître est parvenu à cacher à l'ingénue le secret de sa naissance.

Mais au cinquième acte, un hasard la met en présence de sa mère.

Celle-ci est saisie d'un pressentiment vague, elle court à la jeune fille et lui dit fiévreusement :

— Ta croix !... où est ta croix ?...

— Hélas ! je n'en ai jamais eu.

— Tu n'as pas de croix... tu es la seule... mais alors tu es ma fille !

..



## CROQUIS D'AUTOMNE, — par JEAN QUIDAM.



M. Jules, dit Gras-Doublé, fait savoir à ses amis et connaissances qu'il a quitté son terrain vague de Malakoff, et qu'il est rentré à son bateau de charbon du pont Louis-Philippe.



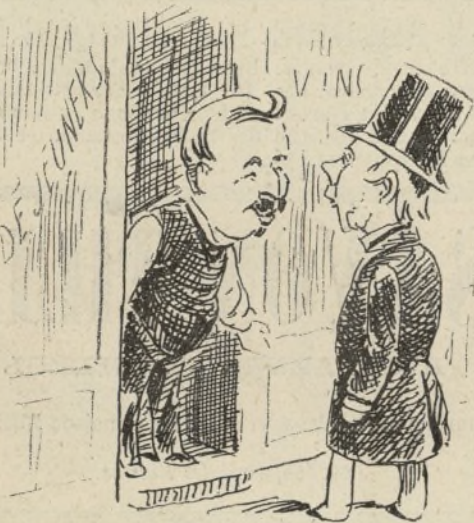
Guibollard, devenu cafetier, a une idée lumineuse : on a bien des marrons glacés, pourquoi pas des glaces chaudes ?



— C'est un effet d'automne, mais il me faut des teintes dorées : prête-moi donc une pièce de 20 francs.



— Tenez, ce que j'ai rapporté de Suisse ; mais je ne sais pas si c'est bien à sa place. — Dame !



— Vous avez des huîtres ?  
— Pas en ce moment, mais si monsieur veut se donner la peine d'entrer, nous en aurons.



Les vendanges. Côte-Noyée, grand cru de 1880.

Un antiquaire de province, en tournée dans la campagne, découvre un jour un magnifique dolmen.

Il fait tout le tour de la pierre avec de grands gestes qui trahissent sa joie, et il se rend chez le propriétaire du champ, pour lui demander la permission d'amener sur son terrain ses collègues de la Société des antiquaires.

Il n'ose lui parler de l'objet de cette visite scientifique, dans la crainte d'une indiscretion qui livrerait sa découverte à quelque jaloux confrère.

Ayant obtenu la permission demandée au paysan qui trouve que « c'est ben de l'honneur » de recevoir tant de savants que ça à la fois, notre antiquaire convoque toute la Société dans le champ du bonhomme.

Au jour dit, les confrères intrigués arrivent en demandant :

— Qu'a-t-il découvert ? que va-t-il nous montrer ?

Et, de fait, personne ne voyait rien du tout.

Le savant arrive enfin, avec un volumineux rapport sur sa découverte, l'air rayonnant. Il regarde ses confrères avec une noble fierté. Puis il porte ses regards autour de lui, interroge l'horizon et devient vert de stupéfaction.

— Qu'est-ce que cela signifie, dit-il, au propriétaire du champ ? Et le dolmen ?

— Le dolmen ? quoique c'est ça ?

— Ce monument qui était là... cette grosse pierre debout.

— Cette grosse pierre, reprend le paysan avec

un sourire, je l'ons fait enlever, de peur qu'a vous gêne pour circulai donc.

L'infortuné savant en a fait une maladie.

..

La civilisation à outrance envahit la campagne.

Dans une foire, une modeste baraque dont l'entrée coûte deux sous, recèle un malheureux qui mange des lapins vivants et avale de l'étope enflammée.

A la porte, un saltimbanque débite le boniment suivant :

« Mesdames et messieurs,

« Je pourrais vous dire, comme mes confrères, que cet homme est un sauvage de l'Océanie ; mais, vous ne le croiriez pas, et vous auriez raison.

« Cet homme qui se nourrit des viandes les plus répugnantes est un homme du monde qui se trouve réduit à cette extrémité après avoir mangé sa fortune avec des femmes chic.

« C'est deux sous pour le voir ! deux sous seulement. »

Et notez bien que ce boniment fait merveille ; tous les paysans entrent en foule, voir cet homme du monde que les femmes ont arrangé de si pitteuse façon.

Z...

Chez tous les Libraires, chez tous les Marchands de Journaux et dans les Gares

10 centimes le numéro

## LA SILHOUETTE

NOUVEAU

Journal politique et satirique

PARAISANT LE LUNDI ET LE JEUDI

Huit numéros de la Silhouette sont en vente. Ils sont illustrés de dessins de ROBIDA, TROCK, MOLOCH, etc. Le texte, dû à la collaboration des écrivains humoristiques les plus en vogue, est extrêmement varié.

**BAINS DE MER !** Le **Pillivore** détruit les vilains poils qui masquent la blancheur naturelle de votre bras. 10 fr. — Parfumerie **DÜSSER**, 1, rue J.-J. Rousseau.

**FUMEURS** contre 2 fr. 50 en timbres-poste on reçoit **franco** 25 cahiers papier à cigarettes pur fil **LE PORTRAIT HISTORIQUE**

avec 25 Portraits et 25 Biographies, dans Joli Carton Riche **Félix HERMET**, 7, passage Dauphine, Paris

Le Gérant : **FLEURY**.

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.



Vente par souscription publique  
DE 38,000 ACTIONS NOUVELLES DE 500 fr.

DE LA  
**SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE**  
(société anonyme)

Capital : Vingt-Cinq Millions

Les dividendes sont payables les 1<sup>er</sup> Février et 1<sup>er</sup> Août.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Versement en souscrivant.	100 fr.
— à la répartition, du 10 au 20 Octobre.	200 »
— du 10 au 15 Novembre.	200 »
— du 10 au 15 Décembre.	200 »
— du 10 au 15 Janvier 1881.	200 »
	900 fr.

Une bonification de 10 francs par action est accordée aux acheteurs qui libéreront leurs titres par anticipation à la répartition. — Les intérêts sur les versements en retard seront de 6 0/0. — Les titres seront remis en échange du dernier versement.

#### AVIS AUX ANCIENS ACTIONNAIRES

12,000 actions nouvelles sont réservées — au prix de 800 fr., ou 790 fr., par action libérée à la répartition — par privilège, aux porteurs des 12,000 actions anciennes, à raison de un titre nouveau pour un titre ancien. — Les conditions de la vente sont les mêmes que ci-dessus, excepté que le dernier versement sera de 100 fr. — Pour jouir de ces privilèges, les anciens actionnaires devront produire, à l'appui du 1<sup>er</sup> versement, le titre ancien qui sera rendu estampillé. — Le droit à ce privilège sera épuisé le 9 octobre.

Après neuf ans de preuves d'une prospérité croissante et non interrompue, l'assemblée générale des actionnaires a décidé d'augmenter le capital de la Société, pour le remettre en rapport avec le développement de ses affaires. — Les dividendes distribués jusqu'à ce jour n'ont jamais été inférieurs à 60 francs par action, et les comptes des actions indiquent la valeur de cet établissement financier : ainsi elles se négociaient en 1876 à 550 fr., en 1877 à 650 fr., en 1878 à 750 fr., en 1879 à 850 fr., elles sont aujourd'hui à 950 fr. et elles représentent encore au cours d'émission.

Un placement à plus de 6.70 0/0 mais cette hausse est loin d'être à son terme, et l'augmentation du capital devant procurer l'élévation des bénéfices, les souscripteurs ont en perspective des avantages garantis par le passé.

Si les anciens actionnaires profitent d'une partie de la prime, les nouveaux y participent aussi, puisqu'une large part de cette prime reste à la Société, pour s'ajouter aux bénéfices mis en réserve depuis sa fondation.

Les titres anciens étant inscrits à la Cote officielle, l'admission des titres nouveaux aura lieu après leur libération.

Les décisions des assemblées générales et les rapports officiels du conseil d'administration contenant les renseignements les plus étendus sur la situation de la Société, seront envoyés franco à toute personne qui en fera la demande.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE  
les JEUDI 7 ET VENDREDI 8 OCTOBRE 1880

À la Société Française Financière  
18, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Les coupons à échéance d'octobre et les titres facilement négociables le jour de leur réception seront acceptés en paiement SANS COMMISSION NI COURTAGE.

Les souscriptions peuvent être adressées DES MAINTENANT à la Société Française Financière. Les actions ainsi demandées avant le 7 octobre seront irréductibles. Les autres seront soumises à une réduction proportionnelle.

Se méfier des imitations et contrefaçons.

Jugement  
du Tribunal civil de la Seine du 8 mai 1875.

**LA VELOUTINE**

est une poudre de riz spéciale  
préparée au bismuth  
par conséquent d'une action salutaire sur  
la peau.

Elle est adhérente et invisible, aussi  
donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle.

Ch. FAY

INVENTEUR.

9, rue de la Paix. — PARIS.

## LE CRÉDIT PARISIEN

Société anonyme : Capital 6 millions  
REÇOIT LES FONDS EN DÉPÔT

AUX CONDITIONS SUIVANTES :

à vue	3 65 0/0 par
à six mois	4 » 0/0 —
à un an	4 80 0/0 —

MINIMUM DU DÉPÔT : 200 FRANCS

La Société se charge également de toutes les opérations de Bourse et de Banque, achats et ventes de titres, etc.

Siège social : 3, avenue de l'Opéra, PARIS.

## LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES

RECOMMANDENT L'EMPLOI DU

SAVON ROYAL DE THRIDACE de VIOLET

pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté de la peau  
du visage et des mains.

Fards de jour et de lumière

à la Maison de détail, rotonde du Grand-Hôtel,  
Boulevard des Capucines et rue Scribe.

## LA RELIURE ÉLECTRIQUE

conviennent aux avocats, avoués, huissiers, diplomates, financiers, négociants, etc. Par cette reliure instantanée, les musiciens conservent leur musique en bon état. Chez FRANK, 13, rue des Petits-Carreaux, et chez tous les papetiers.

## SAVON TILIA

AUX FLEURS DE TILLEUL

Nouvelle et délicieuse création de la maison RIMMEL,

17, boulevard des Italiens.

L'ANTI-BOLBOS enlève les points noirs du nez du front et du menton. Parfumerie Exotique E. SENET, 35, rue du Quatre-Septembre.



En 2 jours plus de Cheveux gris  
Nouveau flacon. — Médaille d'or

**EAU FIGARO**

Cheveux et Barbe rendus à leur nuance première. Envoi 6 fr. t. p. — Paris, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, et principaux coiffeurs et parfumeurs.

L'OBÉSITÉ disparaît par la Liqueur hygiénique de M. de Créchy. L'ANTI-OBÉSITÉ, 3, r. Meyerbeer

**DEUIL**

COMPLÈT TOUT FAIT

et sur mesure en 10 heures.

Robes, Manteaux, Modes, Lingerie.

2, boulevard Montmartre, AU SABLIER.

**L'EAU**

végétale azotée d'APOLLON, blanchit en 2 fois les cheveux gris & bruns. Paris, Ph<sup>ie</sup> 10, r. Port-Mahon.

16 PAGES DE TEXTE  
PAR AN  
**50**  
CENTIMES  
UN NUMÉRO PAR SEMAINE

## LE CRÉDIT PARISIEN

Journal Financier, indispensable à tous les Porteurs de titres  
DÉFENSEUR DES INTÉRÊTS FRANÇAIS  
Combat les Emprunts Étrangers si funestes à la France.  
Les Abonnements sont reçus sans frais, 30, Avenue de l'Opéra, Paris  
ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE DE FRANCE

Suppression définitive de la ride, éclat du teint par la  
VÉRITABLE EAU de NINON et le DUVET de NINON  
**SÈVE SOURCILIÈRE** Épaissit et brunit cils  
et sourcils.  
Parfumerie NINON, 31, rue du Quatre-Septembre

## LE DÉJEUNER PARISIEN

est l'aliment le plus sain pour les personnes délicates  
et les enfants même en bas âge, il est d'un goût délicieux. Les lettres d'approbation des médecins qui l'ont étudié se comptent par centaines.

Se trouve chez les épiciers.

Le DÉJOT, 12, Faub. St-Denis, envoie f<sup>o</sup> contre timbres (6 déjeuners, 1 fr.; 12 déj. 1 fr. 90; 24 déj. 3 fr. 50.)

## POUDRE DE CANDOR

Cette poudre sans rivale, composée de matières balsamiques et toniques, laisse loin derrière elle tous les produits similaires en usage; ceux-ci séchent et flétrissent le teint. La Poudre de Candor, au contraire, tonifie, rafraîchit et entretient la peau qu'elle blanchit, dans un état constant de beauté et de fraîcheur. Adhérente et invisible, elle conserve au teint sa transparence naturelle, en lui communiquant cet incarnat charmant appelé vulgairement le velouté de la pêche. Elle remplace avantageusement les tons bistrés par une blancheur diaphane qui fait rayonner le visage et lui donne l'éclat de la jeunesse. Son emploi journalier prévient ou dissipe les éphélides, le bistre, le hâle et guérit toutes les affections de la peau et toutes les irritations causées par les changements de climat, les bains de mer, etc. La Poudre de Candor se fait en trois nuances : blanche et rose pour les blondes et Rachel pour les brunes. La Poudre de Candor se trouve dans les principales Maisons de Parfumerie. Gros : F. MANENT, rue Fontaine-au-Roi, 60, Paris.

Résultat sans précédent garanti

## L'EAU CAPILLAIRE

DU DOCTEUR R. BRIM

RECOLORE Cheveux en 3 applications. Aucune tache, donne souplesse et brill.

REMPLEZ AVEC AVANTAGE POMMADE, BRILLANTINE, ETC.

est SEULE ALCOOLIQUE

et d'un PARFUM EXQUIS. Nettoie et fait repousser les cheveux

Chez princip. Coiffeurs (Entrepôt, 106, r. Richelieu, Paris)



**DEUIL** Pour avoir de suite un  
Deuil complet et Robes  
sur mesure en 12 heures. S'adresser :

A LA RELIGIEUSE

2, rue Tronchet et 32, place de la Madeleine

(Envoi franco). Étoffe et Châles assortis pour les plus grands deuils. Articles de Gout en Chapeaux, Lingerie.

Coiffures, Confections, Robes, Costumes.

MAISON ESSENTIELLEMENT DE CONFIANCE

## GOUDRON FREYSSINGE

LIQUEUR NORMALE CONCENTRÉE

Contenant, sous un petit volume, tous les principes bienfaisants du goudron de Norvège. S'emploie pour préparer instantanément Eau, Vins, Bière et Tisanes de goudron. Très efficace contre les maladies de la Poitrine, les affections des Bronches et de la Vessie, les Écoulements de diverses natures, et comme préservatif des Maladies épidémiques. Le Goudron Freyssinge est aujourd'hui le seul ordonné par les médecins, parce que toutes les autres liqueurs sont préparées à l'aide de soude, potasse ou ammoniaque qui dénaturent complètement le produit.

Exiger sur chaque Flacon la signature ci-contre :

LE FLACON : 2 FR.

97, Rue de Rennes, Paris, et les Pharmacies.

Prix : 15 centimes le numéro dans toute la France

# JOURNAL DES VOYAGES

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

Publie le Pays des Serpents, par Paul DU CHAILLU, et le Pirate malais, par le baron DE WOGAN

ABONNEMENTS : Paris, 8 francs ; Départements, 10 francs.